

Shakti



AU DIABLE VAUVERT

Stefan Platteau

Shakti

Les Sentiers des Astres II



Du même auteur

LES SENTIERS DES ASTRES :

I. MANESH, Au diable vauvert, 2025, J'ai lu, 2016

II. SHAKTI, Au diable vauvert, 2025, J'ai lu, 2017

III. MEIJO, Au diable vauvert, à paraître, J'ai lu, 2019

IV. JAUNES YEUX, Au diable vauvert, à paraître, J'ai lu, 2022

DÉVOREUR, J'ai lu, 2018

LES EAUX DE SOUS LE MONDE, J'ai lu, 2024

ISBN : 979-10-307-0759-5

© Éditions Au diable vauvert, 2025

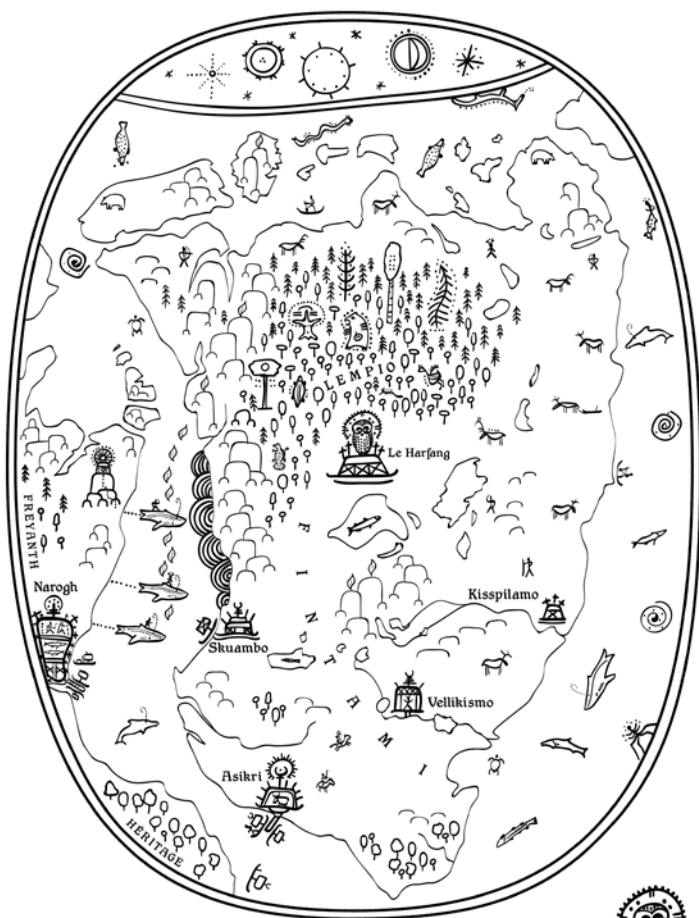
Au diable vauvert

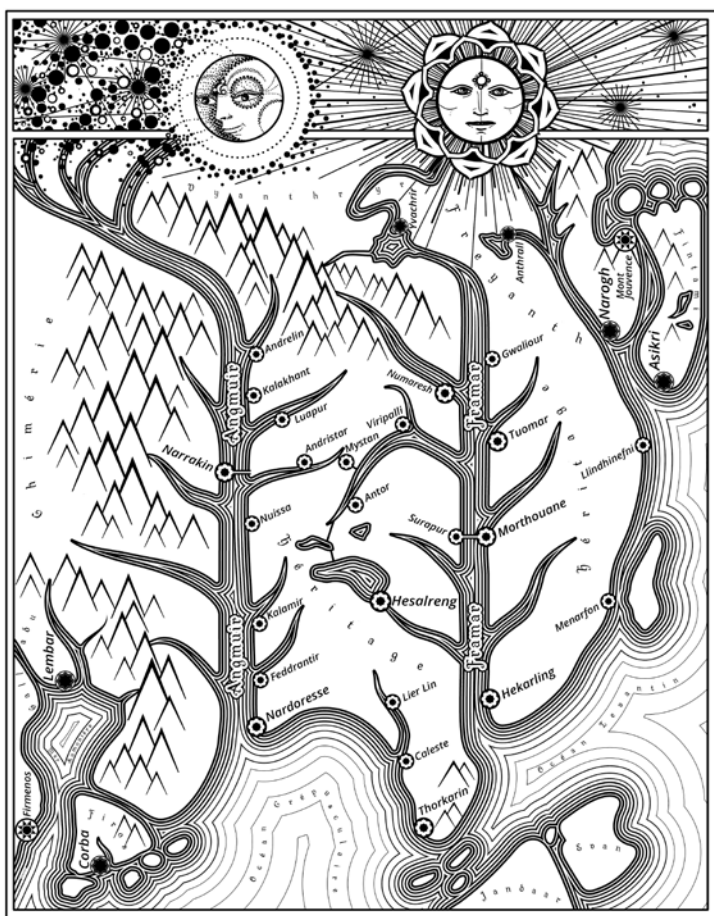
La Laune 30600 Vauvert

www.audiabile.com

contact@audiabile.com

*À la mémoire de Yal Ayerdhal,
qui m'a donné bien plus que je ne pourrai jamais lui rendre.*





Les eaux sacrées de l'Héritage – ancienne carte pour l'éducation des jeunes princes Luari, bibliothèque royale de Narrakhin.

Les survivants de l'expédition Rana

FINTAN CALATHYNN, BARDE: rimeur, sitariste et gardien du *Vrai-dire*, le Barde est le second du capitaine Rana. À ce titre, c'est lui qui recueille le récit de vie de Manesh, sur lequel il fonde rapidement l'espoir de rencontrer des géants solaires. Parmi les survivants, il est le seul au fait des objectifs réels de l'expédition, qu'il ne révèle à ses compagnons qu'après la mort du capitaine: obtenir du *Roi-diseur* les moyens de contrôler l'*astra* que détient la duchesse Maroué Luari. La quarantaine approchant, il vient de découvrir quelques intrus dans ses cheveux (des fils blancs), et ne se sépare jamais de son vieux mantel noir élimé.

PERDOUAN NAMARANTRI, DIT « LE BARBIER »: robuste chevalier à barbe blonde et vieux compagnon d'armes du seigneur Rana. Son surnom de « Barbier » lui vient des quelques compétences de chirurgien qu'il a acquises sur le tas, après diverses batailles, en venant en aide aux praticiens débordés.

VARAGWYNN, BATELIER DE L'ANGMUIR: batelier expérimenté et excellent nageur, Varagwynn n'est pas un grand combattant, mais c'est un authentique homme de cœur, et un courageux dans son genre. C'est lui qui tire le Bâtard des remous du fleuve, lui encore qui se propose pour lui offrir une mort digne. Grand barbichu au corps maigre, il est, depuis la bataille des Gués de l'Angmuir, tourmenté par les séquelles des effets de l'*astra* – les *Marées étranges*, de sinistre mémoire.

SHAKTI, LA COURTISANE: seule femme adulte à bord du bateau, elle est sous la protection du capitaine et partage

sa cabine à l'arrière de la gabarre. On ne sait presque rien d'elle, excepté qu'elle est firwane, originaire de l'île froide du Fintami. Vêtue chastement de robes sombres, les cheveux couverts d'un voile noir, cette mère au teint pâle s'exprime comme une noble lettrée, mais pratique des soins de chamane.

KUNTI, SEPT ANS : la fille de la Courtisane, petite personne farouche et secrète, volontiers provocatrice. La « boussole étrange » du capitaine Rana.

MIACH, SERGENT D'ARMES : grand lancier ténébreux aux longs cheveux sombres, originaire de la petite bourgeoisie de Kalamir. Ses sœurs ayant été suppliciées par les Souranès d'une façon abjecte, il voue à l'ennemi une haine farouche. Cette haine se cristallise sur Manesh, dont il se défie dès le départ.

NADRACH KALERVI, CHEVALIER, ADEPTE DE LA SUTRA SOMARI : petit homme au visage batracien, c'est un excellent arbalétrier, et surtout un guetteur infallible pratiquant l'éveil des sens par la Sutra Somari, une discipline physique et mentale.

CWAIL UR DINACH : le benjamin du groupe (si l'on excepte Kunti). Habile archer blond d'à peine dix-sept ans, issu des rangs des Coulevriniers, les maquisards Luari.

LE BRUN DE DHUAN : jeune lancier issu des rangs des Coulevriniers. Gaillard un peu hirsute, il doit la vie sauve au fait d'avoir cédé sa place dans la seconde gabarre à un batelier.

DIPRAN, CUISINIER DU BORD : petit homme solitaire et sensible, d'origine modeste, accompagné d'un grand cormoran noir.

MANESH, LE BÂTARD DE MARMACH : recueilli par Varagwynn alors qu'il dérivait sur le fleuve, les deux jambes brisées, sur un radeau de branchages, ce « Bâtard » aux boucles noires, aux yeux d'un vert de tourmaline, révèle rapidement au Barde sa nature de demi-solaire, enfant d'un géant errant nommé *Semeur de feu*. Mais il omet de dire qu'il a basculé dans le camp des Souranès pour suivre ses demi-frères, Cénope et les fils de Lahouxe, dans une expédition nordique à la recherche du Semeur de feu – avec comme but ultime, de procurer à

la Régente un astra qui puisse rivaliser avec celui de Maroué. Malgré toute la sympathie qu'il éprouve pour lui, le Barde est contraint d'approuver son exécution lorsque le pot aux roses est découvert. Mais alors que Varagwynn s'apprête à le mettre à mort, Fintan observe la flamme messagère d'un *Solaire* à la cime d'un épicéa. Réponse inespérée à celle que le Bâtard a allumée un jour plus tôt au sommet du mât de la gabarre... Pour ne pas laisser passer cette chance, il faut que Manesh vive! Le Barde se rue dans la grotte, dans l'espoir d'arriver à temps pour empêcher le coup fatal...

Le dit de Fintan Calathynn – 1

Seizième nuit

Lichen, humus et bois mort.

J'en ai plein le ventre, les chausses et les genoux. Collés à ma peau, incrustés dans mes pores. Écrasés dans mes fibres.

La pluie d'hier a lessivé la terre. Le tapis forestier sous mes coudes exhale sa pourriture d'écorce et d'aiguilles ; la mousse regorge d'une humidité froide qui se faufile sous ma chemise lorsque je me presse contre elle, en amant appliqué.

Nous rampons.

Moi et mes deux compagnons de raid, nous tortillons des reins pour nous fondre dans les racines du Vyanthryr. Nous nous faisons plus plats que couleuvres ; à force, nous finirons par devenir limon.

Sur mon flanc droit, Nadrach Kalervi progresse laborieusement, à couvert sous les broussailles. La grande arbalète accrochée dans son dos lui pèse ; je l'entends par moments haleter. Avec ses membres courtauds et sa silhouette replète, il a l'air d'une grosse loutre frottant sa bedaine contre le sol. Quelques coudées devant nous, la tignasse de Cwail brosse une tache claire sous le ciel étoilé – cette longue pousse d'homme de Cwail, aussi tendue que le bois de son arc, qui sinue comme un grand lézard leste, en éclaireur vivace. Le reste de son corps est à ce point couvert de boue qu'il est presque impossible de le distinguer du sol. Avec un peu de chance, cette seconde peau le protégera de l'odorat des *Nendous* si, par

malheur, ceux-ci devaient passer de ce côté du fleuve. J'aurais dû avoir son bon sens, et me rouler moi-même dans la gadoue quand j'en avais l'occasion : à présent, rien ne peut empêcher mon odeur de s'en aller flotter parmi les arbres, au risque de réveiller les naseaux de ces terreurs.

Mais des géants démoniaques, pas le moindre signe. Deux jours qu'on n'a plus entendu sonner leurs cors.

Je me raccroche à mes maigres certitudes. *Ils ne traverseront pas ! Le Framar est une eau sacrée ; la franchir leur coûterait trop cher.*

Les hommes, en revanche, sont toujours bien présents. Discrets et sournois, mais plus que jamais ancrés sur cette rive. Je peux les entendre marmonner à voix lasse dans leur norrois abâtardi, quelques dizaines de toises sur ma droite. Il me suffit de redresser le buste et de tourner la tête pour apercevoir, par-dessous les branches, la lueur orangée de leur feu, qui s'exfiltre entre les rondins d'un abri de fortune. L'ennemi doit se taper la pluie et la boue, lui aussi : il a bien fallu qu'il improvise ces maigres caselles pour s'en protéger. Les *Enfants de l'Hermine* ne sont pas près de lever le siège, sinon ils ne se seraient pas donné la peine de s'installer de la sorte. Ils soupçonnent que nous sommes sur la colline et ne lâcheront pas l'affaire facilement.

Sauf que Cwail, Nadrach et moi sommes en train de leur fausser compagnie en beauté.

Nous avons compté sept feux couverts, disposés tout autour du mont ; mais Nadrach jure qu'il y a d'autres guetteurs à l'affût. Des hommes seuls, couchés sur une natte à même le sol, qui se relaient régulièrement pour ne pas trop refroidir. Il croit bien avoir vu luire au côté de l'un d'eux la corne d'un oliphant. Il faudra jouer serré pour se faufiler entre leurs lignes. Qu'un seul d'entre eux nous repère, et il chantera sa chanson d'ivoire ; alors nous deviendrons gibier pour tout le courre alentour. Voilà pourquoi je rampe, à en bouffer de la terre ; si je le pouvais, j'enfouirais mon chemin dans l'argile.

Une tension soudaine, dans mes épaules et le dos de ma chemise : le bois de mon arc s'est coincé dans une broussaille.

Je me déhanche en douceur pour le dégager. Libérée, une branche s'ébroue dans un craquement clair. Nadrach se fige, tous les sens en alerte. Je retiens mon souffle. Cwail m'adresse un regard consterné, puis roule se terrer sous les taillis voisins.

Nous restons silencieux un moment, sans oser bouger le petit doigt. L'échine raide, je me morigène pour ma maladresse. L'ennemi est à moins de cent pas. Je soupèse le danger.

Ils n'ont pas pu l'entendre. Ce n'était qu'un infime craquement... Un blaireau en ferait davantage!

Le rythme monotone des conversations de guetteurs nous confirme que rien n'a changé. Timbres traînants, rêveurs, qui semblent se perdre dans les fumées de leur feu. D'un signe de tête, Nadrach me fait comprendre que nous pouvons reprendre notre progression. Je pousse un soupir soulagé, en me jurant de me faire encore un peu plus plat.

Un arpent plus loin, je me traîne sous un épicéa, au tronc duquel je m'adosse. Nadrach s'accroupit en face de moi, à moitié redressé sous les branches basses. Cela fait un moment que nous sommes hors de portée des oreilles hostiles, mais c'est à peine si nous osons échanger des chuchotis.

« Passés », je souffle.

Le petit seigneur à face de grenouille hoche sobrement la tête.

« Il peut y avoir d'autres hommes, objecte-t-il. La forêt est trop aérée. Il faut s'écarter du fleuve. »

Je me redresse sur les genoux; j'écarte deux branches pour lorgner le ciel, qui berce une Lune amaigrie, mais suffisamment vive pour révéler nos visages. La nuit est trop claire à mon goût. En ce lieu soumis aux crues, les rochers moussus et les vases alluviales prennent souvent la place des arbres: nous ne sommes pas assez à couvert, et nous risquons de laisser trop d'empreintes.

« Mieux vaut faire profil bas encore quelque temps, estimé-je. Au moins jusqu'à ce que ce manteau se resserre. »

Je fais signe à Cwail, qui fait le guet un peu plus loin, de nous rejoindre. Nous nous remettons en marche, d'abord à quatre pattes, tels des sangliers fougeant sous les

taillis – posture indigne d'un émissaire de Maroué Luari, mais, à cette heure, je me fiche de la dignité comme de mes premières braies. Peu à peu, les épiceas resserrent leur trame pour mieux nous engloutir. Quand il goûte assez les lourdes ramées d'aiguilles, Cwail ose se remettre franchement debout, gueule barbouillée, tignasse en paille bouclée. Je ne me prive pas de l'imiter ; dans cette sombre sylve, à plus de dix pas de distance, nous sommes invisibles.

Nous étirons nos membres endoloris.

« Cordez vos arcs », je murmure.

Nadrach ne se fait pas prier. Il fiche le pied dans l'étrier de son arbalète, tire la corde de son archais et la tend d'une encoche à l'autre, pour bander son robuste arc de fer. Cwail fait de même avec son grand if souple ; puis il fourre la main dans son carquois et en fait jaillir trois flèches acérées, qu'il aligne dans le creux de sa dextre, avant de les encocher l'une au-dessus de l'autre, glissées entre ses doigts. Je ne peux m'empêcher d'admirer l'aisance avec laquelle il accomplit ces gestes : sa fluidité dément son jeune âge et révèle le maître archer. J'effectue les mêmes préparatifs, mais en me contentant d'une seule flèche. Puis je me retourne vers mes deux compagnons :

« Allons-y.

— Quelle distance ? » s'informe Cwail.

Je lève le menton vers Nadrach, pour lui renvoyer la question.

« Quatre milles, énonce ce dernier d'un ton égal. Si ma vue ne m'a pas trompé. »

Je ne peux réprimer une grimace.

« Faudra faire vite, tout de même. La nuit est courte, et déjà bien plus avancée que prévu. »

Le jeune archer s'abstient de commenter ; mais rien qu'à la façon dont il fait rouler sa lippe, en gamin contrarié, je devine ses doutes. Au fond, il ne croit pas à notre raid. Mais il joue sa peau sans hésiter, simplement parce que Nadrach et moi avons décidé de mettre les nôtres en aventure, et qu'il a plus que jamais besoin d'hommes décidés auxquels emboîter

le pas. À moins que trois jours d'impuissance et de terreur dans la grotte des Teules, à écouter d'abord tonner les cors des Nendous sur l'autre rive, puis marauder leurs servants tout autour de la colline, ne l'aient poussé à chercher un exutoire dans un peu d'action ? Dix-sept ans de fougue et de courage, tendus vers un objectif insensé. Fasse le ciel qu'ils ne soient pas gaspillés en vain...

Quatre milles en aval, la grande gabarre nous attend pour un ultime rendez-vous.

Nadrach l'a repérée en fin de matinée, quand la pluie a cessé ; il paraît que sa girouette ouvragée surplombait les frondaisons et que l'ivoire luisait aux premiers rayons de soleil. Moi, j'ai eu beau scruter l'horizon depuis l'entrée de notre tanière au sommet de la colline, je n'ai jamais réussi à la localiser ; à cette distance, c'est à peine si je peux distinguer la pointe d'un arbre de celle de son voisin. Mais la vue de Nadrach surpasse très largement la mienne. La Sutra Somari a *affiné* ses sens : il peut percevoir des objets, des odeurs et des sons inaccessibles au commun des mortels. D'après lui, cela ne fait pas de doute : notre bonne vieille barcasse est bel et bien échouée près de la rive, posée sur quelque banc de sable ou empêtrée dans les branches basses qui surplombent les eaux. Il jure qu'il a vu s'élever un mince filet de fumée à la verticale du mât ; il y a gros à parier qu'elle a été arraisonnée par nos ennemis et qu'un comité d'accueil nous attend sous ses cordages.

Il va falloir jouer serré. La nuit boréale sera notre meilleure alliée. Mais elle est si brève, et l'aurore déjà si proche !

Je presse mes compagnons. Nous n'osons pas courir vraiment sous les ramures ; nous nous contentons de trotter sur de courtes distances, en nous figeant régulièrement pour permettre à Nadrach de sonder les alentours. J'ai confiance : s'il y a encore de la truandaille dans les parages, notre compagnon la verra assez tôt. Suffisamment pour permettre à Cwail, qui garde son arc à moitié bandé, d'épingler sur-le-champ quiconque voudrait lever le cor.

Les arbres s'ouvrent, révélant un pan de forêt brûlée. Les troncs noircis hérissent une pente qui dévale jusqu'à une berge

vaseuse. Par-delà ce coteau mort, le Vyanthryr se rhabille d'épinettes grâciles, et la rive s'érige soudain en éboulis de grosse rocaille, probablement culbutée de l'éminence qui la surplombe. C'est là que, pour la première fois, nous apercevons le mouillage de la gabarre. Sa poupe rectangulaire affleure à hauteur des rochers, la piautre relevée, le safran de traviole. Bien sagement collée à la berge... Le reste de sa coque est caché par la forêt en aval; seul le grand mât émerge au-dessus de la pointe des conifères. J'aperçois alors ce qui a fait battre le cœur de Nadrach ce matin: la corne laiteuse de la girouette, qui se lustre sous la Lune.

Le petit homme s'avance à mes côtés, à la limite du couvert. Il demeure un long instant à observer le tableau, muet comme un silure. Je le laisse faire, malgré l'impatience qui me tараude.

« Il y a du monde éveillé dans le gaillard d'arrière », lâche-t-il finalement.

Foutres célestes! Comment peut-il bien le savoir? Aucune lanterne n'éclaire la loge, pas plus que le reste du navire! Est-ce qu'il darde ses regards à travers le vague sabord qui aère le châteleet, là où, moi, je ne vois qu'une ombre épaisse? Ou perçoit-il d'ici, à près de trois cents mètres de distance, le bruit de pas contre le bois, le son étouffé de voix humaines, l'odeur des dents cariées et de la sueur qui croupit sous les masques en fourrure d'hermine?

« Combien de personnes, à ton avis? » je lui glisse.

L'affiné hausse les épaules, signifiant ainsi les limites de ses capacités. Du doigt, il désigne le sommet du mât. J'ai beau plisser les yeux, je ne remarque rien de précis.

« Encore de la fumée, précise-t-il. Un léger filet blanc, presque invisible. Cela ressemble à notre bon vieux brasero de bord, qui couve à l'air libre, sur le pont. Alors je dirais: un ou deux guetteurs qui se réchauffent à ses braises, pendant que l'un ou l'autre compagnon se repose sous le gaillard de poupe. Si nous parvenons à éliminer les premiers sans nous faire entendre des seconds, l'affaire prendra meilleure tournure... »

Cwail le considère avec une certaine incrédulité.

« Nous sommes encore trop loin pour dénombrer l'ennemi... » marmotte-t-il, un peu gêné de devoir énoncer une telle évidence à un aîné.

Nadrach lui décoche un regard pince-sans-rire :

« Tu as raison, garçon. Encore trop loin. Alors en route ! Par l'envers de la bosse, je préfère... »

Nous opinons tous deux : dans la forêt brûlée, nous n'aurons plus aucune couverture digne de ce nom. Mieux vaut faire un détour pour laisser le dos de la colline s'interposer entre nous et le fleuve, en espérant qu'aucun des Masques d'Hermine ne soit posté sur l'autre flanc. Nous entreprenons donc de remonter la pente en longeant la lisière de notre pessière, prenant soin de demeurer sous les premières ramures.

Soudain, Nadrach m'arrête d'une brusque détente du bras :

« À couvert ! Tout de suite ! »

Pas le temps de nous poser des questions. Nous nous rejetons en arrière, dans les ombres forestières. Nadrach se couche au sol, son arbalète devant lui ; engage un vireton, fer pointé vers les hauteurs. Debout derrière un tronc épais, Cwail bande son arc à demi.

Tout d'abord, nous ne percevons rien : ni forme ni son. Mais aucun de nous ne songe à mettre en doute les sens de l'affiné. Pendant de longs, très longs instants, nous demeurons aux aguets, le cœur battant, incertains de la menace.

Jusqu'à ce qu'enfin, des voix nous parviennent.

Ils sont cinq, qui marchent à notre rencontre parmi les troncs calcinés, en palabrant à voix basse. On n'aperçoit d'eux que des silhouettes sombres, épaissies par la fourrure, et l'éclat métallique des casques ; et pour l'un d'eux au moins, de fines cornes qui se détachent sous la lumière de la Lune et lui donnent l'air de quelque dieu animal. S'ils n'infléchissent pas leur route, ils entreront dans la pessière une cinquantaine de mètres au-dessus de notre position.

« Est-ce qu'on les... me glisse Cwail.

— Chht, non ! Contentée-toi de les tenir en joue ! »

Hors de question de nous hasarder dans un combat inutile. La discrétion est notre meilleur atout ; si nous voulons avoir

une chance de rentrer sains et saufs de notre raid, il faut la préserver coûte que coûte.

Un moment plus tard, les intrus se laissent avaler par la ramée. Nous écoutons leurs marmonnements s'éloigner, jusqu'à ce que les aiguilles et la distance finissent de les étouffer. Nadrach garde encore la main levée et l'oreille alerte; il se tourne dans le sens du vent, retrousse les lèvres en un *flehmen* digne d'un cerf, comme s'il humait des odeurs par la bouche. Lorsqu'il se détend enfin, l'ennemi est depuis belle lurette hors de portée de mes sens.

« Pas de torche, commente Cwail. Pas de lanterne. Ces gars-là ont décidé de rester discrets... »

— Le feu ne leur servirait qu'à s'aveugler, rétorque Nadrach. La nuit est assez claire pour trouver son chemin.

— N'empêche qu'ils n'agissent pas comme s'ils étaient en terrain conquis, j'objecte. Ils craignent peut-être vaguement quelque chose ou quelqu'un. Et je doute que ce soit nous... »

Mes compagnons hochent la tête en silence. Que pourraient redouter nos mystérieux assaillants, à part la folie de leurs propres maîtres?

Nous sortons de notre maquis, redoublant de prudence, pour reprendre l'ascension de la colline. Une fois basculés au sommet, nous traversons au pas de course la forêt brûlée, conscients d'être trop exposés. De longues foulées anxieuses, à louvoyer entre des chicots d'arbres qui s'effritent en cendres. Avec en tête cette pensée lancinante: *Fassent les Astres que l'ennemi soit resté côté fleuve, sans poster de guetteur sur ce versant!* La seule idée d'entendre bientôt sonner une corne me glace les veines.

En face, les premières épinettes nous ouvrent les branches. Je me hâte d'y enfouir ma trouille. Nous demeurons un instant tapis en embuscade sous leurs ombres rassurantes, le temps pour Nadrach de vérifier que les alentours sont déserts. Puis, à pas furtifs, nous repassons de l'autre côté du mont.

Par gestes, je fais signe à mes compagnons de commencer la descente vers la gabarre.

Nous contournons une barre de granite à demi éboulée, franchissant des rochers molletonnés de lichen, attentifs à ne

pas faire rouler la caillasse. Nadrach marche devant : il nous a dégotté une piste de gibier, qui finit par nous conduire dessous la barre, dans un terrain semé de conifères épars, à peine plus hauts que nous.

Au détour d'un piton aigu, la rive se dévoile soudain en contrebas, et avec elle la grande gabarre, solidement arrimée aux éboulis. Captive des cordes de l'ennemi...

La première chose qui me vient à l'esprit, c'est que Nadrach avait vu juste : cette prise de guerre est bel et bien gardée. Sous le mât, deux hommes se chauffent au brasero, deux Enfants de l'Hermine aux longs cheveux nappés de cendre. Le plus grand trône sur un tabouret, tassé dans son haubert de mailles blanchies, son arc couché en travers des genoux. Il a les épaules tombantes et la tête épaisse ; un vilain filet de barbe lui moisit le menton. L'autre est un vétéran aux joues flasques, vêtu d'une armure de cuir bouilli et d'un chapel de fer ; il se tient debout, appuyé sur le manche d'une longue lance dentelée. Je repère tout de suite le cor d'ivoire qui pend à son côté.

Quarante mètres à vol d'oiseau. Largement à portée pour une exécution à l'arbalète. Je me tourne vers Nadrach :

« Beau pas de tir, qu'en dis-tu ? Parfait pour arroser le pont. J'aimerais que tu restes ici, pour assurer notre couverture. Cwail et moi, nous descendons un peu plus aval. Une fois les guetteurs éliminés, nous investissons le bateau.

— Très bien, opine placidement Nadrach. Je me charge de celui qui est assis.

— Nous réglons son affaire à l'autre, alors. Il porte le cor, faut qu'il tombe le premier. Si par malheur nous le ratons, alors que ton trait change de cible et le fasse taire sur-le-champ ! »

Le petit seigneur hoche le menton avec bonhomie, comme s'il me faisait une courtoisie :

« Tu peux considérer ces deux hommes comme déjà morts. Les Astres aient pitié de leurs âmes... »

Et ce disant, il porte deux doigts à son front, avant de se fendre d'un sourire ouvertement cruel. En bon soldat rodé aux embuscades, il s'agenouille devant le rocher, déniche

un appui pour sa grande arbalète et engage un pointeau, le genre de perce-mailles assez étroit et robuste pour se frayer un chemin à travers n'importe quel anneau de fer. J'apprécie la façon dont il bande son robuste arc de deux cents livres, à mains nues, là où n'importe quel autre arbalétrier utiliserait le crochet : ses bras ne tremblent pas un instant. Et le voilà qui ajuste sa cible et se prépare à l'attente, tranquille comme un pêcheur. Je lui murmure une courte bénédiction, puis j'adresse un signe de tête à Cwail :

« En avant, garçon ! Plus de temps à perdre... »

Et sans attendre, nous entreprenons la descente vers la berge.

Nous nous coulons en silence à travers les arbres, passant d'un rocher à l'autre avec des trésors de précaution. À l'est, le ciel blêmit déjà imperceptiblement en bordure d'horizon ; je peux presque ressentir la masse sourde du soleil, qui couve sous la terre.

« On aurait dû convenir d'un signal, me houspille Cwail, d'un chuchotis tourmenté. On arrivera pas à se coordonner !

— Chht. Ne t'occupe de rien. Contente-toi de tirer quand je te le dirai, c'est tout ! »

Mais le gamin ne veut pas lâcher prise :

« Nadrach ne saura pas qu'on est en position. Il réagira pas assez vite !

— Nadrach saura toujours exactement où nous nous trouvons. Si furtif que tu sois, il entendra le froissement de tes semelles, ton babil imprudent, et jusqu'au moindre halètement qu'expire ta trouille. Si ça se trouve, il t'entendra bander ton archais et tirera avant toi. Maintenant, silence, et prie pour qu'il n'y en ait pas un comme lui sur le bateau ! »

Il ne se le fait pas dire deux fois : il boucle son caquet. Mais je sens bien qu'il n'est pas rassuré.

Cwail, Cwail, je rumine, *ce n'est pas le moment de pétocher !*

Je me sens moi-même inhabituellement détaché. Affronter de simples humains, bénéficier à notre tour de l'avantage de la surprise : c'est presque revigorant, comparé aux terreurs que nous avons subies les jours précédents. Au vrai, je suis

heureux de reprendre l'initiative, si grand soit le danger ; c'est à peine si la peur me bécote le creux du ventre.

Quittant le roc, nous dévalons une pente plus douce, densément boisée. Nos pieds s'enfoncent en douceur dans le tapis d'aiguilles ; un terrain idéal pour une approche silencieuse. Entre les branches, sur notre flanc, je discerne les eaux noires du fleuve et la silhouette austère du bateau, toute proche. Nous poursuivons encore une quarantaine de pas, de façon à nous poster en aval de la proue, tout en conservant une position légèrement surélevée. Cwail et moi, nous tirerons les premiers. L'ennemi n'aura pas le temps de saisir l'origine de nos traits que déjà, Nadrach le surprendra sur son flanc, depuis les hauteurs. Si nous visons juste, tout sera plié en quelques instants.

Nous nous glissons jusqu'aux derniers arbres, en bordure du fleuve. Je me coule sous leurs branches, pour risquer un coup d'œil à notre objectif.

À mes pieds, de gros blocs de rocaïlle semés dans la vase dévalent jusqu'au fleuve. Vingt pas en terrain découvert, et puis la gabarre, sagement alignée contre les rochers. Sur le pont, les deux guetteurs discutent entre eux à voix basse, inconscients du danger qui les menace. À longs phrasés traînants, dont les accents rêveurs me répugnent... Je me replie dans mon abri d'aiguilles, en prenant garde à ne pas agiter les rameaux.

De la dextre, je pioche une flèche dans mon carquois. Cwail incline la tête, pour me signifier qu'il est prêt. L'un de ses traits est déjà encoché, glissé entre son annulaire et son majeur ; les deux autres attendent, logés entre le majeur et l'index, entre l'index et le pouce. En véritable maître archer, il pourra les décocher l'un après l'autre sans discontinuer : un avantage formidable sur n'importe quel tireur ordinaire, contraint de puiser au couire entre deux bercées.

Devant le rideau des arbres, une grande épinette solitaire forme un épéron avancé de forêt sur la rive. Je me faufile à sa gauche ; Cwail passe à droite. Nous bandons nos arcs à l'unisson.

Au tout dernier moment, le guerrier assis semble repérer un mouvement dans les ramures. Il lève la tête, intrigué. Mais il n'a pas le temps d'appréhender la menace... Surgi de nulle part, un carreau siffle et s'enfonce profondément entre ses côtes, avec un bruit sec de maille de fer disjointe. Le gaillard porte la main à son flanc, ouvre et referme la bouche à plusieurs reprises ; râle une courte plainte, puis bascule en avant, dans un silence presque parfait.

Incrédule, l'homme à la lance regarde tomber son compagnon ; dans la pénombre, il ne remarque pas d'emblée l'empennage qui saille du haubert. Je ne lui laisse pas le temps de se remettre de sa surprise : ma flèche prend son envol, va se ficher dans ses reins gainés de cuir, moins profondément que je le voudrais. Simultanément, un second dard lui traverse la nuque de part en part ; il s'effondre à genoux, pissant le sang par la carotide, en fouettant vainement l'air de ses bras.

Sans crier gare, Cwail s'élance vers la gabarre.

J'étouffe un juron, pris de court par sa fougue. Alors que je m'apprête, bon gré mal gré, à le suivre, quelque chose dérape. Surgi du gaillard d'avant, un jeune homme imberbe, à peine sorti de l'enfance, s'élance sur le pont du bateau, tout droit vers le guetteur qui vient de tomber. Dans une sorte de stupeur figée, je vois l'intrus bondir et plonger vers le cor qui pend à la ceinture du mort ; je comprends que je n'aurai pas le temps de l'abattre, pas avant qu'il n'en souffle. Et puis quelque chose fuse à sa rencontre depuis les hauteurs, un oiseau effilé au bec d'acier sifflant : l'offrande de Nadrach. L'adolescent est fauché en plein vol ; il se cabre en retombant au sol, bizarrement désarticulé. Le voilà qui se tord de douleur sur le pont, un carreau dans la hanche ; pourtant, il rampe encore, la main tendue vers l'oliphant, une expression hallucinée sur le visage.

Reprenant mes esprits, j'encoche une nouvelle flèche.

Le garçon a tout juste le temps de bêler un début de cri d'alarme ; quatre bons pouces de hampe se fichent entre ses côtes, et mon aiguillon lui empale le cœur. Je vois sa main partir à la tremblote, ses doigts moribonds grelotter comme des ailes de libellule, avant de s'immobiliser, crispés sur du vide.

Cwail, qui court sous le flanc de la gabarre, n'a rien vu de la scène. Il bondit vers le navire, son arc en bandoulière; attrape le bastingage, lance ses jambes vers le haut et se hisse maladroitement à bord.

C'est le moment que choisit un quatrième homme pour surgir du gaillard d'arrière. Un castard, celui-là: le crâne chauve, la mâchoire et le nez tapis derrière un masque d'hermine sale; le haubert couvert de fourrures, et une puissante hache à la main. Quand il découvre Cwail occupé à passer les guiboles par-dessus le bas bord, totalement vulnérable, un éclair de colère flambe dans ses yeux. Mais avant qu'il n'ait pu faire un pas, un claquement retentit, et un carreau vient se planter dans le montant de bois, à quelques pouces de sa tête. Le butor bat aussitôt en retraite sous le gaillard d'arrière.

Cwail ne perd pas de temps: il se rétablit sur le pont, pioche trois flèches dans sa ceinture et bande son arc. Il se met à tourner sur lui-même, incertain de la marche à suivre. Il n'est pas sûr que le gaillard d'avant soit vide d'ennemis; il ne veut pas se faire surprendre.

Alors qu'il hésite encore, le guerrier chauve surgit à nouveau de sa tanière, bondit sur le pont et charge droit vers lui, poussant un rugissement bestial. Cette fois, il brandit un grand bouclier rectangulaire, qui couvre les trois quarts de son corps. Je relâche la corde de mon arc, mais mon trait passe à deux doigts de son cuir chevelu, sans lui faire de mal.

La première flèche de Cwail se plante dans le bouclier.

La brute glapit son triomphe, ouvre grand sa garde et brandit sa hache au-dessus de la tête nue du jeune archer.

La deuxième flèche lui empale la gorge, à bout portant.

La troisième vient se ficher dans son œil gauche, un court instant après, avec tant de puissance que la pointe ressort de l'autre côté du crâne. L'homme vacille, les deux mains serrées sur son gosier; il s'abat comme une masse sur le bastingage, puis glisse lentement par-dessus bord et s'abîme entre la coque et les rochers.

Je relâche une sourde expiration.

Sur le pont, plus âme qui bouge. Mon compagnon se remet sur pied, un peu hébété. Son esquive l'a envoyé au tapis, et c'est couché qu'il a tiré son dernier dard ; il mesure à quel point sa vie n'a tenu qu'à un fil.

Une chance que son adversaire n'ait jamais entendu parler des maîtres archers de l'Angmuir, je songe, le cœur toujours palpitant. Sinon, il n'aurait jamais commis la folie de se dégarnir au premier trait bercé.

Quittant mon abri sous les arbres, je cours jusqu'à la gabarre et me hisse à bord à mon tour, avec un manque de grâce qui dément mon empressement. Cwail m'accueille d'un sourire plutôt fier, qui étire la croûte de boue séchée sur son visage :

« Place prise ! Tu aurais pu m'aider, Barde ! Je dois tout faire seul, ici... »

Je tire une tronche si sombre, que sa bonne mine se fane aussitôt.

« La prochaine fois, attends-moi avant de foncer, pesté-je. Tu n'avais même pas remarqué cet oiseau-là, je parie ! »

Du doigt, je désigne l'adolescent imberbe vautre dans son propre sang, l'empennage de ma flèche dressé sur sa chemise comme un lys vorace. Peut-être le plus beau tir de ma vie, et c'est à un gamin de quatorze ans à peine que je l'ai offert. Un vrai gâchis... Effleuré par le remords, je me penche sur le cadavre pour lui fermer les yeux. Le garçon a les lèvres entrouvertes ; un papillon anthracite volette dans sa bouche offerte, explorateur opportuniste d'un monde qui se glace. Agacé, je le chasse d'un revers de main. L'insecte zingue au-dehors en mouvements erratiques, va se poser sur le bas bord, où il se fige, les deux ailes repliées. Immobile comme un morceau de charbon...

Cwail dévisage le mort avec un air un peu contrit. Je ne lui laisse pas le temps de s'appesantir :

« Et là-dedans ? Tu as vérifié s'il y a encore quelqu'un ? asséné-je, tendant le bras vers le gaillard d'arrière.

— Ayé, Barde ! Pendant que tu te hissais à bord.

— Alors file voir aussi sous la proue ! Il ne faut rien laisser au hasard. »

Le jeune archer opine et s'exécute aussitôt. Moi, je me retourne vers la loge de poupe : il est temps de mettre la main sur ce que nous sommes venus chercher.

Il y a deux jours, le seigneur Kalendûn Rana, comte palatin, pair de Narrakhin, a rendu son âme aux Astres, rongé par un mal mystérieux. Son trépas est survenu dans un moment si confus et douloureux que j'en ai oublié durant quelques heures mes devoirs vis-à-vis de la duchesse. La première chose que j'aurais dû faire, c'est de m'emparer de l'anneau sigillaire des Luari, et de l'élever devant mes compagnons pour signifier que je reprenais la conduite de l'expédition. Rana le portait toujours à l'index ; j'aurais dû l'y retrouver facilement.

Or, à mon grand désarroi, les phalanges du mort étaient dépourvues de tout ornement.

J'ai fouillé son corps jusqu'au linge, inspecté soigneusement les quelques effets que nous avions emportés avec nous lors de notre fuite, sans rien trouver. En désespoir de cause, je me suis tourné vers la Courtisane. Elle avait veillé le capitaine pratiquement depuis le début de son mal ; si quelqu'un avait pu le voir ôter sa bague, c'était bien elle. Or, elle ne se souvenait pas d'un tel geste ; mais elle était tout de même presque certaine qu'après notre départ de l'île, l'anneau sigillaire n'ornait plus son doigt.

Comment ce grand seigneur, aussi malade soit-il, a-t-il pu se séparer un seul instant d'un objet si précieux ? Était-il troublé au point d'en perdre les sens ? Le sceau ducal est resté derrière nous, quelque part dans la loge du gaillard d'arrière de la grande gabarre. Sans lui, je ne puis parler au nom de Maroué ; l'Oracle ne m'écouterà pas, ou du moins, il n'entendra pas en moi la volonté d'une nation.

« Tant pis ! a clamé Varagwynn. C'est avec le cœur qu'on plaide, pas avec de l'or ; l'Oracle nous entendra donc en tant qu'hommes ! »

Cette sortie a provoqué une vive réaction chez plusieurs de mes compagnons. Il n'y a au monde que cinq exemplaires du *sceau de Kuntola*, tous datés d'un même âge immémorial. Rana avait reçu le sien des mains de la duchesse : un honneur

immense, qui faisait de lui la voix de Narrakhin devant les dieux et les hommes, avec un mandat de négociation sans limites.

« Je ne peux pas laisser cette relique tomber en de mauvaises mains, ai-je fait valoir. Pas sous ma responsabilité. Ce serait une perte inconcevable, un sacrilège et un présage funeste. Un Enfant de l'Hermine pourrait parler au nom de Narrakhin, et ses paroles seraient légitimes aux yeux des Astres. »

Même Nadrach, le pragmatique Nadrach, a hoché la tête en assentiment :

« Si tu penses que le sceau est nécessaire pour plaider la cause de la nation, a-t-il énoncé lentement, je te suivrai, Barde. Il y a bien d'autres choses à récupérer sur la gabarre. Du sel. Des herbes médicinales et des bandages, les outils de chirurgien de Perdouan. Des alènes et du fil, des cordes de rechange pour nos arcs et des pointes pour nos flèches. De quoi affronter la longue marche qui nous attend. Ça peut faire une sacrée différence, d'aller les rechercher. Deux ou trois hommes peuvent se faufiler discrètement entre les lignes ennemies, là où notre groupe ne peut passer tout entier ; cela permettra d'évaluer un peu mieux la nasse dans laquelle nous sommes pris. »

Tous ont approuvé en silence, et c'est ce silence qui a emporté la décision.

Je dégotte une lanterne, que j'allume au moyen de mon briquet à amadou. Dans la loge du capitaine, presque rien n'a changé : le robuste coffre de bois et de cuir noir damasquiné trône toujours au centre, presque contre la couchette ; plusieurs pourpoints bombent leur torse de velours, suspendus aux poutres ; le jambon fumé pèse sur son crochet, plus sérieusement entaillé que dans mon souvenir. Les intrus ont aussi posé leur marque sur les lieux : une pelisse de fourrure et un casque traînent sur le lit seigneurial, au beau milieu de nos parchemins, et la pailleasse où reposait la Courtisane est jonchée de flèches éparses, dont certaines ne sont pas encore empennées. Dans un coin, au pied de l'armure noire du défunt comte palatin, s'empilent des livres

au cuir roussi : ceux que j'avais prévu d'emporter avec moi lors de notre fuite de la gabarre, avant de devoir y renoncer, la mort dans l'âme.

Je décide de débiter mes recherches par le coffre. Soulevant le couvercle, je trouve à l'intérieur d'autres grimoires, posés sur le linge soigneusement plié, à côté d'une boussole et d'un sextant. Je déploie une à une les paires de hauts-de-chausse et les chemises de soie, j'ouvre les livres et palpe leur reliure : rien qui ressemble au sceau de la duchesse. Avisant ensuite une riche aumônière posée sur le bord du lit, je découvre à l'intérieur du matériel d'hygiène : escurette et fusequoir, peigne, savon au lait d'ânesse, poudres à blanchir les dents. Je décide d'emporter le tout et j'en profite pour fourrer également la boussole dans ma besace.

N'empêche que je fais la grimace : les deux emplacements que je viens de fouiller étaient les plus logiques pour ranger un objet précieux, et même les seuls qui aient du sens. Bien sûr, il se peut que l'ennemi se soit déjà emparé de ce que nous sommes venus chercher. Hypothèse funeste ! À moins que les guetteurs n'aient gardé sur eux le fruit de ce pillage. Je passe la tête au-dehors, je hèle Cwail :

« Détrouse les morts ! Cherche l'anneau, et tout ce qu'ils ont pu voler d'autre ! »

L'archer blond se met aussitôt à la tâche, tandis que je replonge à l'intérieur, pour poursuivre mes investigations. J'essaie de me mettre dans la tête du seigneur Rana, de reconstituer son état d'esprit lors de notre dernier jour à bord. Quelle mouche l'a piqué, de retirer le sceau de Kuntola ? Pour rien au monde il n'aurait agi ainsi, avant que son mal le frappe ! Est-ce que, dans sa fièvre, le métal lui brûlait la peau ? Le fardeau de sa charge le rendait-il fou ? Ne sachant trop où chercher, je farfouille au hasard, dans tous les recoins de la loge. Je retire une à une les pièces de la somptueuse armure palatine, en vain. Je sais que le temps presse ; l'aube approche, et le bref cri d'appel poussé par l'adolescent, juste avant que je l'expédie, a pu attirer sur nous l'attention d'autres Enfants de l'Hermine.

« Rien sur les macchabées, proclame Cwail, passant la tête par la porte. Hé, Barde, ces salauds ont piqué nos chèvres et laissé crever nos poules ! »

Mots qui m'effleurent à peine. Je glisse la main dans la doublure de l'oreiller, puis dans celle de chaque pourpoint. Je retourne le matelas, je tâtonne sous la couche : toujours rien. En désespoir de cause, je vais même jusqu'à rouvrir le tonnelet personnel du capitaine, au cas où la bague aurait chu accidentellement dans le vin. De ma lanterne, j'éclaire le liquide purpurin. À la surface flottent quatre fines pellicules argentées, semblables à de la crème de lait. Tout d'abord, je n'y prête pas attention. Et puis, soudain, la réalité me frappe comme un coup de plommée.

Foutres célestes ! Des perles d'étain ! Qu'est-ce que ça fiche là ?
J'en reste abasourdi.

Ces petites baies-là sont une rareté plus dangereuse que ciguë ou venin. Placées dans la bouche d'un sorcier audacieux, puis suçotées lentement, elles procurent des visions très prisées. Mais que la peau vienne à se rompre sous la dent, et c'est la mort presque assurée : leur pulpe est un poison mortel. La Courtisane en avait dégotté un buisson, dans les ruines du manoir des *Lunaires*. Connaissant ses vertus et ses dangers, elle s'était abstenue d'y toucher ; elle avait même mis en garde les hommes qui nous accompagnaient dans cette première exploration de l'île au milieu du lac.

Or, ce que je viens de retrouver dans le tonneau, ce sont quatre enveloppes déchirées ; l'intérieur, lui, a eu largement le temps de se dissoudre dans le breuvage.

Les idées se bousculent dans mon esprit, toutes plus désagréables les unes que les autres. Je mesure les implications de ma découverte, et cela me donne le vertige.

Rana n'est pas mort à cause de sa blessure, réalisé-je, ni d'un quelconque sortilège. Il est mort empoisonné !

Et l'empoisonneur, à ma grande stupeur, ne peut être que l'un d'entre nous.

Colère. Désarroi. L'impression que tout bascule. Je plonge les doigts dans le picrate pour prélever l'un des reliquats

argentés, que je porte à mes yeux. La déchirure de la peau n'est pas nette ; elle est irrégulière, bordée d'une frange plus sombre, semblable à une brûlure. Je l'emballe dans un morceau de soie – déchiré sur l'une des chemises du capitaine – et la fourre dans ma bourse, pour un examen ultérieur.

Je m'assieds un instant sur le bord du lit, le temps d'accuser le coup. Je cherche à me remettre les idées en place.

Nous avons découvert le funeste arbrisseau peu après notre arrivée dans l'île, en explorant le potager des géants. Puis, tandis que nos compagnons débarquaient à leur tour avec le matériel d'intendance, nos pas nous avaient menés à l'intérieur des bâtiments, d'abord dans une remarquable salle d'eau, puis dans un vaste amphithéâtre où la voix humaine se magnifiait d'une façon surnaturelle. Rana était d'excellente humeur ; la découverte de ces trésors d'*Antiques* le ravissait au-delà de toute description. C'était en remontant du théâtre qu'il s'était empalé la cuisse sur l'archère de bronze tapie dans les hautes herbes ; cette même statue que nous avons tenue longtemps pour responsable de son mal.

Ensuite, le comte palatin avait retrouvé son frère sur le pont de la grande gabarre et lui avait donné des instructions pour explorer le fleuve au-delà du lac, non sans avoir pris au préalable conseil auprès de la petite Kunti. Les deux hommes avaient partagé une coupe, et c'est probablement le contenu de celle-ci qui avait rendu notre seigneur malade : il avait commencé à présenter des symptômes très peu de temps après.

Ce qui veut dire que Denandra Rana était lui aussi condamné. Il ne devait pas être très vaillant, au moment où les Nendous lui sont tombés dessus !

Les autres hommes de la petite gabarre, eux, n'ont tout simplement jamais débarqué dans l'île, ce qui exclut toute possibilité de les compter parmi les suspects. Non seulement le coupable est l'un des membres de l'expédition, mais il est aussi l'un de ceux qui ont survécu. Un des derniers compagnons qu'il me reste, pour faire face à la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvons...

Je secoue la tête, de tristesse et de dégoût.

Mon vieil ami... Je trouvais déjà ta mort injuste; à présent, voici qu'elle m'apparaît tout simplement odieuse. Tu ne méritais pas une telle fin! Mon regard tombe par hasard sur le hanap en argent du défunt, abandonné sur le lit; ce même hanap dans lequel il a bu le vin fatal. Un cadeau personnel de la reine Maroué, me souviens-je. Il tenait beaucoup à cet objet; il n'aurait sans doute pas voulu qu'il tombe aux mains de l'ennemi. Son pied possède un double bulbe assez singulier, qui rend un cliquetis léger lorsque je le soulève, dans l'intention de l'emporter. Intrigué, je le porte à mon oreille, l'agite en douceur: à nouveau, un infime tintement se laisse entendre.

Je saisis la partie inférieure entre mes doigts, la fais pivoter. Quelque chose se dévisse; le premier renflement me tombe entre les mains. Dans la foulée, un petit objet pesant dégringole dessus avec un bruit métallique.

Je ne peux retenir une exclamation de triomphe.

Ce qui vient de se révéler comme par miracle, c'est le sceau de Kuntola: une bague en or frappée d'une Lune et d'un cerf, couronnés d'un anneau de cinq étoiles. La signature de la duchesse, cachée dans le présent de la duchesse: on peut dire que le capitaine ne manquait pas de logique!

Tu seras donc resté un cachottier jusqu'au bout, Kalendûn Rana! Est-ce à mon intention que tu l'as dissimulé dans un tel endroit? Après tout, moi seul connaissais l'origine de cette coupe, et nous nous sommes toujours compris à demi-mot...

Assez perdu de temps: si je traîne encore, l'aube va bientôt nous brûler les paupières. Je passe l'anneau à mon doigt, fourre pêle-mêle dans ma besace quelques herbes et poudres récupérées dans la pharmacopée de bord, ainsi que le hanap du capitaine. Puis je choisis à la va-vite quelques-uns de nos plus précieux grimoires, que je noue dans un balluchon de fortune, avant de quitter la loge en emportant le tout.

Sur le pont, je retrouve Cwail chargé comme une mule, agenouillé à côté du corps de l'adolescent. Dans sa main droite, je surprends l'éclat d'un couteau. Je saisis aussitôt ce qu'il est en train de faire.

« Cwail Ur Dinach! fulminé-je, laissant libre cours à ma mauvaise humeur. Qu'est-ce que tu fiches? Tu n'es pas sur l'Angmuir, et ces gars-là ne sont pas des Souranès! »

Il m'adresse un regard buté:

« C'est pareil. Ils ont tué nos compagnons. Je venge de bons Couleuvriniers! »

Je le saisis par les épaules, et je le force à me regarder bien en face:

« Ce petit bout de guerrier, que tu es en train de profaner, c'était un brave. Il avait une pointe dans le rein, qu'il tentait encore de s'emparer de l'oliphant! Laisse-lui ses doigts: il a bien mérité de les garder. Il en aura besoin pour traverser les plaines célestes! »

L'archer blond fait la moue, un rien frondeur; on ne renonce pas facilement à une vieille habitude de maquisard. À l'aube de la guerre civile, l'Héritier-Roi a juré la mort de Gwyon Luari et de tous ceux qui lui porteraient aide, c'est-à-dire, en somme, de l'ensemble de notre nation. À travers le Royaume, nombre de ses vassaux ont repris ce serment funeste. En son souvenir, nos partisans se font un devoir d'ôter les trois doigts du jurement, index, majeur et annulaire, à tous ceux qui leur tombent entre les mains. À quinze ans, Cwail dormait déjà *sous la verte tente*, avec les couleuvriniers et les Gris, alors ce geste, je sais qu'il l'a répété trop souvent.

Rien qu'à sa façon d'ouvrir et fermer la bouche, je pressens que mon compagnon va rétorquer quelque chose. Au lieu de quoi, il lâche simplement:

« Il est plus que temps de partir, Barde. »

Je lève les yeux. Derrière lui, le ciel rosit de plus en plus nettement au ras de la forêt.

« Tu as raison. J'ai ce que nous sommes venus chercher. Il nous reste donc un dernier geste à poser avant de dire adieu au bateau. »

Je plonge les mains dans mon carquois, pour m'emparer de la flèche du Bâtard.

Cwail me regarde faire avec un air dubitatif. Je vois bien qu'il n'y croit pas un seul instant, et pourtant, je ne peux m'empêcher

d'afficher un sourire allègre. Ce trait, c'est sans doute notre meilleure chance ; l'heure est venue de jouer notre va-tout, tant que nous sommes à bonne distance de notre grotte.

À nous deux, maître Manesh ! C'est le moment de nous montrer le prix que vaut ta couenne...

J'encoche la flèche, lève mon arc et recule de trois pas pour viser le sommet du mât. Je prends une profonde inspiration, et marmonne un court mantra.

Pas question de le rater, ce coup-là !

Ssou ! Le projectile file tout droit vers les hauteurs et va se planter à quelques pouces de la girouette. Sa hampe demeure un court moment à vibrer, animée de sa propre vie ; comme si elle tremblait du bonheur d'avoir volé à nouveau sans entraves, fût-ce pour un court instant.

Baissant mon arc, je m'empare de mon paquetage et me le fourre sur les épaules.

« Hé quoi ? C'est tout ? s'indigne Cwail, imperceptiblement déçu.

— Non, ce n'est pas tout. C'est à l'aube que cela devient intéressant. Patience... »

Cwail fait la moue.

« S'il ne se passe rien, tu pourras toujours le tuer tout à l'heure, ton protégé ! Il y aura gagné deux nuits de plus, et voilà tout.

— Il se passera forcément quelque chose ! Ce type-là n'a jamais su mentir, sauf par omission. En attendant, tirons-nous ! La grande gabarre nous a assez vus. »

Il nous reste à peine le temps de nous faufiler entre les lignes ennemies, avant que le jour ne vienne tout fiche en l'air. Fassent les cieux que les Masques d'Hermine aient toujours les paupières encollées de boue. Parce que le retour nous trouvera rampants dans des ombres moins épaisses, à jouer notre peau sur un soupir. Puissé-je alors me faire plus plat qu'une feuille morte...

Une heure plus tard, le soleil déborde l'horizon pour s'élancer à l'assaut de la canopée, émouvant de ses déferlantes

les plus hautes ramées, ranimant les aiguilles glacées à la cime des pins. Depuis le faite de notre colline, je le regarde embraser le Vyanthryr et lui rendre sa consistance. Subtil éveil de textures et de tons. Comme si des milliards de termites sculptaient les masses ombreuses pour en faire cette matière bosselée, piquetée, tordue qui vibre à mes pieds, encotonnée dans de brumeuses arantèles...

Nadrach pointe alors le doigt vers le fleuve.

Cette fois, je n'ai aucun mal à trouver l'objet qu'il désigne : le mât de la gabarre perce les ramures comme une évidence. En son sommet, une danseuse vient de s'éveiller, lascive, chaloupée ; lumineuse comme le désir de vivre, brûlante comme les reins d'une déesse. La flamme d'un enfant solaire, hissée au vent de ses aïeux. Impossible de la rater, même de loin : elle ne se contente pas de coiffer la girouette, mais s'étire vers le ciel en une longue spire louvoyante, qui domine les frondaisons à des milles alentour. Ses sautes soudaines sont des mots qui racontent : notre situation sous la colline, les ennemis qui nous encerclent, et notre besoin de secours.

Quelque part sous le manteau sylvestre rôde un Antique. Il y a deux jours, nous avons vu gicler son feu ; il s'enquérirait de notre sort, en réponse au premier appel de Manesh. Si les Astres sont bons avec nous, ce dieu en marche est toujours dans les parages, en attente d'un nouveau signe de vie de notre part ; et si les Astres sont justes, il ne manquera pas cette nouvelle prière que nous lui adressons. Je veux croire alors qu'il viendra à notre secours : nos cœurs sont tournés vers cet espoir, je ne peux imaginer qu'il faillisse.

« Nous sommes trop visibles, me tanne Nadrach. Il faut rentrer ! »

Je me laisse emmener, l'âme doucement braisée ; je consens à me fondre à nouveau sous le manteau des sept pins. Dans un court moment, je vais m'enfouir sous la terre, où je retrouverai mes compagnons hagards, assommés de ténèbres et d'attente. Je pourrai alors élever devant eux le sceau de Kuntola comme un trophée : je sais que cela leur rendra un peu de leur fierté perdue, fera vibrer à nouveau leurs âmes de partisans. Ils se

réjouiront des épices, des outils et du sel, parcimonieux butin de notre raid ; ils reprendront confiance en notre quête. Mais moi, Fintan, je ne tirerai que peu de joie de cette victoire arrachée à l'ennemi. Car je sais maintenant que l'un de mes frères d'armes a trahi, et qu'il peut nous frapper encore ; je ne connais rien de plus cruel que de devoir craindre un couteau ami, sans savoir d'où le coup viendra.